Book Reviews

RAZAFIMANDIMBIMANANA, Elatiana, 2005, Français, franglais, québé-quoi ? Les jeunes Québécois et la langue française : enquête sociolinguistique. Paris : L'Harmattan, 238pp.

Katja Ploog (Université de Franche-Comté, Laseldi)

La première chose à laquelle on pense en évoquant le Québec est cette immense enclave francophone qu'il forme sur le subcontinent nordaméricain, par ailleurs dominé par l'anglais. L'ouvrage de Elatiana Razafimandimbimanana se donne pour objectif d'explicitier les représentations linguistiques d'une partie de la population dont il est coutume de disqualifier les modalités d'expression, marquées par les créations non standards, la diglossie régionale et le bilinguisme : les jeunes.

La première partie présente la situation linguistique de la province du Québec, qui représente 25% de la population canadienne.

Le chapitre 1 (*Langue et population*) dessine les profils-types de locuteurs : si la grande majorité (82%) des Québécois est francophone, une part importante de la population revendique une identité bilingue. Le français est exposé à Québec au contact avec l'anglais, dominant sur le reste du continent ; la protection législative du français est le résultat de cette situation. La concurrence avec l'anglais est patente chez les immigrants, pour qui la substitution de la langue maternelle (d'origine) par l'anglais semble plus attractive que par le français. Ce premier chapitre est marqué par une surabondance de chiffres (parfois contradictoires¹) et beaucoup de paraphrasage ; l'on ne sait plus très bien à la fin quels sont les vecteurs marquants de la dynamique plurilingue. On aurait bien aimé connaître par ailleurs les moments forts et la nature des vagues d'immigration au Québec : en l'absence d'une natalité marquée, on peut imaginer que cette immigration contribuera pour une part importante à renouveler la population et forgera les identités linguistiques de demain.

Le chapitre 2 (*Langue et politique*) discute les aspects majeurs de l'aménagement linguistique au Québec, dont la langue officielle exclusive est le français (les langues minoritaires jouissent en outre d'un droit d'usage dans les aires communicationnelles d'ordre culturel). En présence d'une variation (surtout lexicale) importante, les questions de normativisation recoupent celles de la normalisation. L'identité différentielle de la province au sein du Canada, constituée autour de la langue nationale (le français), trouve son corollaire dans un certain nombre de symboles nationaux, comme le drapeau aux fleurs de lys, la fête nationale ou l'Assemblée nationale représentant le peuple québécois.

Le chapitre 3 (*Langue et culture*) décrit les caractéristiques générales et le modèle linguistique de référence des différentes aires communicationnelles publiques (médias, enseignement). L'auteure conclut que la diversité de la langue française reflète celle de la communauté humaine du Québec.

¹ Les données démographiques auraient gagné à être présentées sous forme de tableaux ; les commentaires sont d'autant plus inutiles qu'ils sont confus :

- 82% de francophones (20) mais 80% ont le français comme langue maternelle (21),
- 9% d'anglophones,
- 11% d'allophones,
- 2,16% de bilingues (20) mais presque 40% des Québécois se disent bilingues (24),
- Le total dépasse les 100%.

Si la prise en compte des deux niveaux descriptifs - macro- et microsociolinguistiques - de la situation est en principe bénéfique pour la description, la description produite dans cette première partie les confond sans cesse sans en dégager la co-articulation : alors que "l'utilisation du français québécois standard est fortement encouragée par les institutions gouvernementales" (p.76), les Québécois font état d'un "complexe" face au "français normatif métropolitain" (p.57) : quelles réalités linguistiques recouvrent respectivement le *français québécois standard* et le *français normatif métropolitain* ?

Plusieurs annexes (12pp.) illustrent les discours de différents acteurs sociaux ; un glossaire (1p.) vient expliciter quelques acronymes et termes administratifs.

La deuxième partie est consacrée à l'approche sociolinguistique de la perception du français par les jeunes Québécois.

Le chapitre 4 (*Les paramètres de l'enquête*) explicite un certain nombre de choix méthodologiques. Un questionnaire (reproduit en annexe) composé de 14 questions ouvertes et fermées et d'un commentaire dirigé a été administré aux collégiens de cinq établissements de la province ; le but consistait à établir les pratiques langagières et à connaître les représentations liées à ces mêmes pratiques. Les pratiques "déviantes" (*i.e.* de la norme standard) sont classées en volontaires et non volontaires ("lorsque la même occurrence non normative est retrouvée dans l'ensemble de la rédaction, elle est relevée en tant que déviation [non volontaire]", p.103) ; ces dernières sont classées selon leur motivation la plus plausible. Les "déviations" volontaires pour leur part indiqueraient d'un côté une tendance réelle en ce qu'elles constituent des modalités d'expression revendiquées par cette population et, de l'autre, un phénomène passager chez l'individu en ce qu'elles sont amenées à disparaître avec son intégration à la vie active.

Afin de suivre l'argumentation confortablement, le lecteur aurait apprécié une description précise de la population de collégiens enquêtée (combien étaient-ils et quels étaient leurs caractéristiques sociolinguistiques ?), dont il est fait l'économie au profit d'un commentaire prévenant des taux (p.95 : l'âge moyen est de 12,5 ans et 95,9% sont francophones) dont la pertinence ne va pas de soi puisque l'échantillon ne se voulait pas représentatif ; concernant son analyse, on aurait apprécié par ailleurs une discussion des motivations majeures avancées pour les réalisations non standards (*homophonie, analogie, phonétique*, p.105), d'apparence assez hétérogènes - ou, du, moins, une définition des mêmes termes, qui ne ressort pas des exemples donnés.

Le chapitre 5 (*La complexité du rapport à l'écrit*) discute les différentes intentions déclarées par les locuteurs à propos de leur pratique langagière, individuelle ou collective. L'accommodation convergente selon l'interlocuteur (la "dimension altruiste" de l'identité, p.122) consiste pour ces locuteurs à produire des formes les plus proches possibles du standard. Ainsi, le québécois le plus valorisé est celui qui comporte le moins de caractéristiques spécifiquement québécoises.

Reste que les différentes situations de parole, différents interlocuteurs et différents "registres" (pour parler avec l'auteure) se superposent dans l'analyse. Si le choix de prendre en compte les *seules* pratiques écrites (dans le cadre d'une enquête écrite, qui plus est) paraît surprenant au regard de la réalité langagière, largement empreinte d'oralité, il devient contestable dès lors qu'il ne fait pas l'objet d'une théorisation adéquate. L'image de la pratique langagière est monolithique. Or, l'on sait au moins depuis Labov (1978) que l'intégration au groupe de pairs constitue un second vecteur de l'identité, qui s'accorde mal avec un continuum unidimensionnel ; que les normes endogènes jouent un rôle non négligeable dans la constitution de la référence à un idéal.

Le chapitre 6 (*La question de l'écrit à l'école*) détaille les représentations du français normatif enseigné. Bien que bénéficiant d'une certaine notoriété, la variété enseignée souffre d'un manque de sympathie, principalement parce qu'elle apparaît comme difficile et décalée des réalités sociales. L'auteure conclut que les jeunes Québécois sont avant tout en recherche de reconnaissance... comme tous les jeunes, partout, aurait-on envie d'ajouter. La conclusion la plus intéressante consiste à

postuler que la transmission du modèle normatif ne peut se passer d'une réflexion sur les "déviantes". Bref, l'auteure revendique la promotion d'un statut véritable pour la variation dans l'enseignement.

Il y a un problème fondamental auquel le lecteur reste confronté tout le long de l'ouvrage : l'inconsistance du plan. Le décalage entre les titres et les contenus des chapitres est notoire (voire déboussolant) et les points de conclusion, au lieu de revenir sur les aspects marquants du chapitre, en développent de nouveaux : p.ex. dans le chapitre 3 sont abordés les domaines des médias et de l'enseignement, alors que la conclusion mentionne la production culturelle littéraire et les représentations des locuteurs vis-à-vis de leur variété de langue ; dans la conclusion du chapitre 5, intitulé *La complexité du rapport à l'écrit*, il n'est question de l'écrit à aucun moment.

L'auteure pose des questions pertinentes - par exemple, concernant l'abandon de la L1 au profit de l'anglais chez les immigrants : "l'anglais favorise-t-il davantage l'intégration des immigrants dans leur nouvelle société ?" (p.28), ou concernant l'identité différentielle de la communauté québécoise : "Dans quelle mesure l'épanouissement culturel est-il le mot d'ordre ?" (p.59) - sans jamais y répondre ou alors, en éparpillant les éléments de réponse le long d'un discours dont la progression thématique est davantage marquée par les représentations et attitudes de l'auteure elle-même que par des résultats empiriques. Car l'on ne peut s'empêcher d'entendre un certain nombre de partis pris, dus parfois à un style peut-être volontairement vulgarisateur, mais qui, là où ils transparaissent *entre* les lignes, frôlent la naïveté s'ils ne sèment pas la confusion : par exemple, l'auteure suggère d'oeuvrer en faveur d'une abolition de la hiérarchisation de la langue française par le biais de l'édition d'ouvrages de référence sur le français québécois (p.58). Quelques bribes, en guise d'illustration :

- "la prise de parole [est] forcément prise de position" (p.12)
- "Dix ans après mes premières expériences confrontant le français québécois à celui de France, les diverses remarques jugeant le degré de « francité » des uns et des autres, ou encore la qualité du français pratique, ne me semblent plus aussi pertinentes. En effet, je pense qu'elles sont avant tout liées aux interprétations individuelles de l'observateur." (p.13)
- "nous savons ce que nous pensons du français québécois, mais qu'en pensent les locuteurs eux-mêmes ?" (14)

S'y ajoutent l'absence d'une délimitation claire des concepts sociolinguistiques même les plus centraux (p.ex. *norme* avec les divers qualificatifs adjacents, cf. entre autres pp. 35, 46, 47, 76 ; *situation hybride* p.33 ; *intuition linguistique* p.88)² - dont les définitions sont loin d'être consensuelles - et une terminologie linguistique très approximative (cf. p.50s. : le processus de *dérivation* est désigné par le terme de "modification linguistique" ; l'auteure réfère à la *substitution lexicale* et/ou à l'*emprunt* par 'découpage différentiel de la réalité' ; les *glissements de sens* sont des 'modulations socioculturelles' - peut-on imaginer une appropriation lexicale qui ne serait pas d'ordre socioculturel ?), qui laissent l'objet d'étude dans le flou. Les catégories d'analyse sont illustrées par l'exemple suivant, relevé dans son corpus :

Ben moi je dis que le françè quon apren à l'école yé ben correct_ cé juste que quand on parle ak nos friends [...]. (p.145)

'françè' est analysé comme différence orthographique (*idem* pour 'apren' et la deuxième occurrence de 'ben' ?) ; l'interprétation de 'yé' comme différence syntaxique semble pour le moins discutable, puisque l'écriture reflète surtout la réduction phonétique notable à l'oral ; 'cé' et 'ak' pourraient également s'interpréter comme écriture phonétique. L'absence de ponctuation a été relevée entre les deux segments propositionnels, mais non dans le cas de l'agglutination du complément au clitique 'quon'. Il ne fait pas de doute que 'friends' constitue une "différence lexicale" ("interlinguistique"), mais qu'en est-il pour 'correct', qui a fait l'objet d'un glissement

² Une exception constitue la notion de diglossie, en référence à Calvet (1993).

sémantique en québécois ? Dans le cadre d'une analyse qui se veut sensible à variation situationnelle, ne faudrait-il pas mentionner le statut du 'ben' initial et du double-marquage du sujet, voire même celui de la formule 'je dis que' ? Enfin, l'énoncé n'est pas cité en entier, ce qui rend la démonstration anecdotique...

Le but énoncé de dresser un auto-portrait sociolinguistique des jeunes Québécois n'est probablement pas atteint ici. Mais l'ouvrage d'Elatiana Razafimandimbimanana reste une introduction aux problématiques liées à la diffusion d'un modèle linguistique normatif ou encore à celles de la situation linguistique du Québec, accessible à un public non spécialisé ou intéressé par les problématiques sociolinguistiques.